



LIVRES/

«L'écriture est une pratique corporelle» Rencontre avec l'auteur tao Syaman Rapongan

Recueilli par **ARNAUD VAULERIN**



Syaman Rapongan est pêcheur, plongeur, écrivain, poète, militant. PHOTO DR

Des yeux grands ouverts sur le monde. Et ce monde est l'océan, point de départ et de retour permanent. Il est au cœur de ce récit, un univers à lui seul dans la vie et les écrits de Syaman Rapongan, un auteur de l'ethnie tao, de langue austronésienne qui vit à Lanyu, l'île des Orchidées, au sud-est de la grande île de Taiwan. Pêcheur, plongeur, écrivain, poète, militant, Syaman Rapongan signe un récit itinérant entre l'autobiographie, le conte initiatique, le manifeste pour la défense de la nature et des cultures aborigènes, le culte des ancêtres, l'ode à la marginalité. *Mata nu Wawa* fait œuvre de résistance face aux souffrances du racisme, de la colonisation, de la domination des Han, l'ethnie majoritaire; et face au monde urbain. Surtout, il sonde les tiraillements d'un jeune aborigène partagé entre la défense d'une identité menacée et l'attirance pour l'extérieur «porteur d'avenir». Autour d'une tasse de thé et entre deux cigarettes chez son éditeur à Paris, l'Asiathèque, Syaman Rapongan s'est livré en «*écrivain de l'océan*».

Vous défendez la culture tao, votre immersion sur l'île de Lanyu. Mais n'est-ce pas difficile d'écrire dans une autre langue, celle des «colons»?

Il y a eu effectivement des tiraillements dans mon cœur. Mais toutes les minorités du monde font souvent face à ce dilemme. Nous sommes un peuple qui ne possède pas d'alphabet. Il n'y a pas d'écriture dans la culture tao. Nous sommes donc obligés d'emprunter une autre langue, en l'occurrence le mandarin. La grammaire chinoise n'a rien à voir avec notre langue et j'ai dû aussi apprendre les caractères chinois dès mon plus jeune âge. J'ai choisi d'écrire en mandarin afin d'être lu et d'avoir des lecteurs. Aujourd'hui, je suis reconnu comme un écrivain de langue chinoise de Taiwan et je me rends compte qu'il y a une majorité de gens de 25 ans à 45 ans qui me lisent, une génération beaucoup plus jeune que la mienne. C'est pour moi une reconnaissance importante vis-à-vis de mon parcours un peu chaotique.

Qu'est-ce qui les touche?

Ils trouvent dans mon écriture ce qu'ils ne lisent pas chez les écrivains taïwanais han. J'ai été l'un des premiers à mettre mon bazar, à parler de l'expérience de mon peuple par rapport aux changements climatiques, sociaux, des ques-

tions économiques et écologiques. Je suis issu d'un peuple qui vit au cœur de la nature. Nous savons comment faire pour la préserver. Je pense que j'ai réussi à retranscrire cette manière de vivre. C'était une innovation. Cela a touché et inspiré de jeunes écrivains taïwanais. J'ai peut-être élargi le champ de vision de la littérature.

Que signifie être un «écrivain de l'océan»?

L'écriture est une pratique corporelle pour moi. J'ai plongé dans la mer, mon corps a expérimenté directement ces flots. Et c'est ce qui fait ma différence vis-à-vis des écrivains urbains. Je suis du peuple tao, alors que les autres écrivains sont des Han. Eux sont sur une planète urbaine alors que je vis comme un écrivain du monde, sur une île qui n'est pas celle du peuple han. Sur nos pirogues traditionnelles, il y a quatre yeux (*il montre une photo*), des yeux qui savent regarder l'océan. Je suis parti de ma petite île pour aller sur la grande île de Taiwan afin d'étudier et j'y suis allé avec ces yeux de l'océan, avec une vision qui est beaucoup plus large que celle des peuples de la terre. Et j'ai essayé d'apprendre une autre culture, de m'intégrer même, mais je n'ai pas été traité sur un pied d'égalité.

«Barbares, sauvages, primitifs», il

y a des termes discriminants à l'égard de votre peuple. Etes-vous parvenu à faire changer ce regard?

L'attitude de discrimination était ancrée dans les gènes du peuple han. Il n'avait aucune volonté de considérer les autres peuples sur un pied d'égalité. Mais à partir des années 80, plusieurs écrivains aborigènes ont commencé à entrer dans le monde littéraire taïwanais, et nous avons essayé de faire connaître notre culture, d'affirmer notre différence vis-à-vis de celle des Han, comme avec le recueil de nouvelles que j'ai publié en 1997, *Sentiments profonds par une mer froide*. Puis, à partir des années 2000, le gouvernement a fait un réel effort pour mettre en avant les minorités, les aborigènes.

Vous évoquez la «colère digne» de votre arrière-grand-père face aux colonisateurs japonais, puis face à la police des Han, aux prêtres catholiques. Avez-vous hérité de cette colère?

J'ai écrit sur ce thème d'une religion colonisatrice, apportée par les prêtres. Quand j'étais enfant, avec leur Bible, ils

essayaient de nous apprivoiser, de nous faire croire en Dieu. Mais cela ne voulait rien dire pour nous. Cela ne les intéressait pas de savoir si notre peuple disparaissait. Ils voulaient propager leur monothéisme. Heureusement, notre tradition est très forte, nous avons réussi à maintenir notre langue, nos rituels, comme les offrandes aux ancêtres. Cela reste très important pour nous. Nous croyons qu'il y a une âme chez tous les êtres vivants.

Vous résistez à la colonisation en rejetant la «lamentable soumission à la culture des Han». Vos proches pensent qu'être diplômé, c'est être soumis et être colonisé par les Han.

Pour quelqu'un comme moi, issu des aborigènes, c'était très difficile de réussir le concours d'entrée à l'université. Le gouvernement avait d'ailleurs mis en place un accès direct sans concours pour les aborigènes qui travaillaient bien à l'école. Ces gens-là étaient formés dans le but de devenir des instituteurs pour transmettre la culture des Han, importer la politique du gouvernement sur notre île. J'ai refusé ce système. Je devais faire des boulots difficiles pour payer mes études. Mais je refusais cette soumission au gouvernement. Aux yeux des Han, j'étais un insoumis.

Comment s'est manifesté votre désir de quitter l'île pour ne pas vivre comme une «grenouille au fond du puits»?

Enfant, je me suis demandé si mon monde allait être changé. Vers l'âge de 6 ans, j'ai commencé à nourrir ce rêve d'aller voir, de comprendre le monde extérieur par mes propres moyens. C'était important pour moi de quitter ma famille, ma tribu pendant un certain temps, d'aller au contact de ce monde que je ne connaissais pas, mais qui pourrait être porteur d'avenir. Je voulais élargir mon champ de vision et accueillir des savoirs. Mais ce qui reste important pour moi, c'est ma familiarité avec l'océan. Je suis capable de plonger pour capturer les poissons, de construire des pirogues avec mes mains. Cela me permet d'avoir une confiance en moi. Je connais les valeurs intrinsèques de notre culture et je peux interpréter le monde à ma façon sans me perdre. Et tout cela, je pense, a façonné mon écriture.

Mais il y a les appels de vos proches pour que vous restiez à Lanyu pour

ne pas se faire siniser. N'était-ce pas une forme de repli dangereuse ?

Deux attitudes coexistent chez nous. Il y a ceux qui ont refusé de partir. C'est bien aussi qu'il y ait ces gens-là qui renforcent la conscience identitaire de notre culture. Et il y a ceux qui sont partis au contact. Mais ce n'est pas parce que je suis parti que j'ai oublié la beauté de mon île et de mon océan. Au contraire, cela m'a renforcé dans mes convictions premières. D'un côté, la passion de la tradition, de l'autre, le désir d'aller vers les autres. Aujourd'hui, à 65 ans, je réussis peut-être à concilier les deux. Mes parents, qui ne voulaient pas que je parte, m'ont transmis une philosophie de la nature qui vit toujours en moi. J'ai quitté mon île, mais en fait j'ai apporté notre culture au monde et c'est vraiment ma responsabilité de le faire.

Vous vous présentez comme un réveur, un mauvais élève même, aux côtés de gens qui refusaient la soumission par les Han...

Etre rebelle n'est pas une mauvaise chose, surtout par rapport à une culture puissante. C'est nécessaire même de résister à cette domination. Après, vous savez, je reste complètement soumis aux océans, aux poissons volants. Dans ma petite expérience collective, celle d'un praticien de la culture traditionnelle, je cherche à mettre en application ce que la nature, mes ancêtres m'ont enseigné par rapport à la culture dominante. ◀

SYAMAN RAPONGAN LES YEUX

DE L'OcéAN. MATA NU WAVA

Traduit du chinois (Taiwan) par

Damien Ligot, préface de Gwennaél

Gaffric, photographies de Véronique

Arnaud, l'Asiathèque, 358 pp., 22,50 €.